

Brigitte Haardt,
« Ne tirons pas sur la bonne sœur »,
***Liaisons*, n°8, octobre 1953, p. 10-12.**

NE TIRONS PAS SUR LA BONNE SŒUR !

Il semble bien qu'il y ait dans notre mécanisme mental, aussi inévitable que les sécrétions de notre corps, un suintement continu de préjugés, d'idées toutes faites, d'erreurs, et, si nous ne prenons pas, dans notre paresse intellectuelle, le soin de nous en débarrasser quotidiennement, ils finissent par se durcir en une espèce de carcan qui emprisonne notre esprit.

L'une de ces erreurs est que la rééducation des filles ne regarde pas les éducateurs ni les éducatrices de garçons. Il est certain qu'ils peuvent être encouragés dans leur ignorance du problème par le fait que, dans la plupart des réunions, les éducatrices se contentent de souligner sans plus : « Vraiment, les filles, c'est différent ». Mais à l'inverse, si — les éducatrices religieuses se taisent par discrétion et humilité — les laïques ne s'expliquent pas davantage, c'est qu'elles se heurtent, dès qu'elles élèvent la voix, à une indifférence polie et décourageante, à une volonté d'ignorance issue, nous croyons, d'une certaine gêne éprouvée en face de ce problème.

Puisque nous sommes éducateurs, c'est que nous avons considéré que nous avons à jouer un rôle dans la rééducation. Nous n'avons donc pas le droit, si nous nous occupons de garçons, de fermer les yeux sur son aspect féminin et, si nous nous occupons de filles, d'en négliger l'aspect masculin. Il est inutile de donner ici toutes les raisons qui rendent impérieux ce devoir d'information et d'intérêt réciproques. Mais on peut rappeler l'une des plus évidentes.

Nos filles et nos garçons sortent des mêmes familles, des mêmes rues, des mêmes milieux sociaux. Quand nos garçons nous auront quittés, ils rencontreront des jeunes filles et des femmes qui se rapprocheront davantage de nos jeunes filles que des femmes d'éducateurs. Ils auront certes appris à respecter ces dernières, auront-ils toutefois appris à respecter la Femme en toute femme ? Non, sans doute, parce qu'il n'est pas prouvé que leurs éducateurs eux-mêmes sachent ce respect.

Nous pourrions citer le mépris inconscient de l'homme en général pour la femme en général que nous évoquions dans un précédent article, mais parlons plutôt de cette gêne que nous avons constatée partout. Parlons-en pour tâcher de la supprimer en l'éclairant.

Qui dit jeune inadaptée, dit très souvent vagabonde. Et qui dit vagabondage, pense prostitution. Voilà le premier point où le bât nous blesse. Il est incontestable qu'un Centre d'Observation d'adolescentes, surtout près d'une grande ville, compte bien peu de vierges parmi ses pensionnaires. Mais, Dieu merci, la plupart d'entre elles ne sont pas des prostituées, n'ont pas eu le temps de le devenir. Beaucoup d'entre elles ne le deviendront pas. Là, comme ailleurs, ce sont les échecs qui retentissent, ce sont les cas exceptionnels, les plus difficiles, souvent insolubles, qui font parler d'eux. Entre la femme qui épouse un homme (légalement ou non, peu importe) pour trouver en lui son complément nécessaire, la tendresse donnée et reçue, la sécurité dont elle a besoin, et celle pour qui le seul sentiment de sécurité lui vient de l'argent qu'elle gagne en vendant son corps au quart d'heure, il n'y a pas un fossé vide, mais une infinité d'états intermédiaires qui passent insensiblement de l'un à l'autre. Dans l'ensemble, les jeunes filles de nos centres sont plus proches de la première de ces deux femmes que de la seconde. (Si l'on réfléchit quelques instants, avec honnêteté, au pro-

blème de la prostitution féminine, n'est-on pas saisi par l'ampleur de la responsabilité qu'y a l'homme ? Les éducateurs n'ont pas le droit de l'ignorer, ni pour eux, ni pour leurs garçons).

Il y a une autre cause à notre gêne, et nous abordons maintenant le cœur de notre sujet. Qui dit rééducation de filles, à quelques exceptions près, dit « couvents et bonnes sœurs ». Et les critiques vont leur train... Nous en avons tous la conscience chargée, éducateurs, éducatrices laïques, religieuses d'une congrégation moderne envers une autre qui l'est moins, médecins, assistantes sociales, etc...

Il est compréhensible que l'éducateur, plus que l'éducatrice, éprouve une certaine gêne en face d'une religieuse, en raison de son aspect tout d'abord. L'expérience des stages ou la soutane des Pères éducateurs ne gênent plus personne pour communiquer d'homme à homme nous prouve qu'il s'agit d'un effet extérieur réductible. Ce qui est davantage complexe — il n'y a là d'ailleurs rien que de normal — c'est que l'esprit d'amitié qui facilite les contacts humains au delà de la présentation extérieure trouve plus de difficultés à s'épanouir quand il s'agit de femmes dont la vie a un sens peu saisissable pour celui qui est indifférent ou fermé au fait religieux ou pour celui qui le vit insuffisamment. Il y a de part et d'autre une grande réserve nécessaire. Mais cette réserve nécessaire n'est pas un obstacle à une mutuelle compréhension ni à la solidarité dans une tâche auprès des filles et des garçons difficiles à la fois parallèle et complémentaire. Nous nous efforçons dans les stages d'éducatrices, et dans nos relations personnelles avec les religieuses, de les informer des problèmes des éducateurs de garçons. Nous rencontrons à peu près toujours une audience attentive, et une véritable compréhension (*cum-prehendere* : prendre avec soi) de ces soucis. La réciprocité, nous l'avons dit, est loin d'être vraie. Nous ne méconnaissons aucune des difficultés que présente pour l'éducateur le souci d'une telle information. Nous pensons que l'éducatrice de garçons, et surtout **la femme de l'éducateur** ont à en prendre l'initiative en s'informant elles-mêmes d'abord.

Il n'est pas dans notre rôle d'expliquer tout au long aux lecteurs de « Liaisons » ce qu'est une religieuse éducatrice. Nous voulons seulement montrer, par quelques-uns de ses traits particuliers, combien elle est à sa juste place dans la rééducation des filles.

L'éducatrice religieuse n'est pas, en général, une religieuse qui est devenue éducatrice. Elle est une femme que sa **vocation d'éducatrice** a amenée à faire partie d'un des Ordres qui gèrent la plupart des Centres de jeunes inadaptées. Ces Ordres, en effet, se sont créés dans le but précis de se mettre au service des jeunes filles en danger moral. La jeune novice reçoit autant une formation d'éducatrice qu'une formation de religieuse. Elle hérite d'une longue tradition d'éducation. Si nous savons bien quel rôle important la tradition, dans un Centre qui existe depuis plusieurs années, joue tant sur les éducateurs que sur les garçons qui y entrent par « l'esprit » qu'elle donne à la maison, nous pouvons mieux concevoir quelle richesse comporte une tradition parfois séculaire.

Certes, cette tradition, par son ancienneté même, porte en soi un danger de sclérose. Mais ne soyons pas comme ceux — ils sont encore légion malgré tout ce qu'on fait pour informer l'opinion publique — qui parlent sur un ton horrifié de maisons de redressement quand on prononce les mots de délinquance juvénile, même si nous leur disons nos centres ouverts et heureux. Avant de condamner en bloc les maisons de rééducation tenues par des religieuses, faisons l'effort de constater chez elles le même souci que dans nos centres laïcs de bien faire d'abord et, plus ou moins accentué mais général, celui d'une amélioration constante tant matérielle qu'éducative. Les Centres religieux ont, en outre, l'avantage de ne pas connaître certaines difficultés concernant le personnel technique et de service, celui-ci n'ayant pas forcément l'esprit de la rééducation comme nous le souhaitons.

rions. La Sœur lingère, la cuisinière et les autres, toutes se sont faites religieuses pour servir les jeunes filles en difficulté.

Nous avons dit plus haut que la religieuse de nos Centres est une **femme** à la vocation d'éducatrice. Il est frappant de constater que les éducatrices religieuses, dans leur ensemble, sont plus pleinement femmes que les éducatrices laïques. Elles possèdent une sereine maîtrise de soi que leur vie équilibrée développe et entretient. Qu'elles accomplissent profondément leur vocation maternelle, personne ne le mettra en doute. Mais on peut ne pas saisir d'emblée que des vierges puissent connaître la maturité de l'épanouissement féminin, qu'elles possèdent non seulement l'intuition mais le sens totalement vécu de l'amour. Ceux qui ne le comprendraient pas ou le saisiraient mal trouveront dans la psychologie les processus de la sublimation qui pourront les éclairer en soi, et, par analogie, sur les processus de l'énergie spirituelle. Qu'ils lisent les pages que Mounier consacre dans le « Traité du caractère » à l'expression religieuse, qu'ils consultent les études parues dans la revue « La vie spirituelle ». Qu'ils découvrent aussi la profondeur psychologie et la sagesse des écrits traitant des moniales et de leur formation (Saint Jean de la Croix, Sainte Thérèse d'Avila, Saint François de Sales, pour ne citer que les plus connus).

Si donc l'éducatrice religieuse est souvent plus profondément femme que l'éducatrice laïque, elle est sans conteste encore plus vraiment mère. Guy Berland constatait combien il est utile d'offrir au garçon inadapté une image paternelle. Combien plus, il est indispensable d'offrir à la fille une image maternelle !

Ce que nous constatons de plus grave chez la plupart de nos jeunes filles, au cœur de bien de leurs troubles caractériels, c'est que, si elles ne sont plus vierges, elles ne sont pas pour autant des femmes. La jeune fille devient physiquement épouse en une étreinte, mais la maturation psychophysiologique et affective de la femme en elle ne se fait que lentement, et tout le contexte d'une vie conjugale et sociale normale joue dans cette maturation. Nos filles n'ont pas connu cet épanouissement progressif. Bien au contraire, parce qu'elles n'ont pas connu l'homme en qualité d'épouse, il y a eu en elles comme une cristallisation de leur faculté de maturation féminine, qui entraîne souvent une cristallisation de l'instinct maternel. Si nous ajoutons que toutes, encore vierges ou non, n'ont pas eu une mère qui ait compris et joué son rôle, nous pouvons mieux saisir quel sens profond de l'amour, quel sens maternel authentique il faut posséder pour être à même de réparer un tel dommage psychique. L'éducatrice religieuse nous paraît à même de répondre à cette tâche.

A ceux qui penseraient que tout ceci est bien beau en théorie, mais qu'en pratique toutes les éducatrices religieuses ne répondent pas à ce schéma, nous dirons tout d'abord de ne pas juger sur quelques aperçus superficiels. Nous leur demanderons ensuite de nous montrer un éducateur, un seul, qui corresponde tout à fait au type de l'éducateur spécialisé. Ce type n'est pas une création de l'esprit, mais nous l'entrevoyons dans tous les Centres. Si nous nous considérons nous-mêmes avec une humilité lucide, nous devons bien convenir que c'est souvent malgré nos lacunes, nos imperfections que se fait le bon travail de la rééducation auquel nous participons et que chacun peut constater, parce que nous accomplissons notre vocation.

L'éducatrice religieuse est la dernière à penser qu'elle peut tout pour ses filles ou qu'elle seule peut quelque chose. Pour arriver à une bonne réadaptation sociale de l'adolescente qui lui est confiée, son action doit être complétée par celle des laïques, éducatrices et autres. Mais ceci est un autre problème.

B. HAARDT.